Un peu de corps, un peu de voix,

Martine delaplace

Avril, les visages

J'ai travaillé sur des cartons trouvés sur le trottoir, avec du crayon, de la gouache, du brou de noix, des craies grasses et sèches

La technique utilisée est au départ une sorte de jeu qui consiste à tenir d'une main un carton ou un bloc de papier devant son visage et à en tracer les contours de l'autre main ainsi que les yeux, le nez, la bouche, les oreilles...

J'ai dessiné de la main gauche alors que je suis droitière, pour écarter autant que faire se peut le regard critique, pour laisser libre cours à l'inconscient.

J'ai ainsi réalisé de nombreux portraits car avec cette technique, cela va vite ; certains jours il y avait congruence entre le dessin et mon visage, ce n'est pas que ça me ressemblait dans le sens où on m'aurait reconnue, mais les éléments qui forment un visage étaient à leur place.

Néanmoins le plus souvent il y avait de grandes différences entre ce que je croyais avoir dessiné en ne voyant pas, puisque j'étais derrière le support, entre la représentation que je m'en étais faite en me fiant à mes perceptions et ce que je découvrais en ouvrant les yeux : la bouche pouvait être en dehors du visage, dans le cou, vers les cordes vocales... Parfois les yeux étaient sur le nez ou hors de la tête...

Je découvrais un visage toujours surprenant, d'une étrange familiarité ou d'une familiarité étrangère? Le mien et celui de quelqu'un d'autre, ou de quelqu'un d'autre de moi? J'ai alors commencé à les appeler des autoportraits mais qui était-ce? Ni dans le miroir, ni de l'autre côté du miroir mais derrière le miroir qui regarde un autre-soi-même. Pas de face à face mais plutôt un corps à corps, un regard interne comme l'ouïe a une oreille interne, capable de représenter quelqu'un qui est un soi insu, une image inconsciente du corps.



Je m'en occupais en tous cas un peu de la même façon que je me serais occupée d'une personne, d'un patient, j'observais de quoi il avait besoin pour tenir, pour exister, je lui donnais de la couleur, du contour pour qu'il devienne lui-même.

Mai, l'envie de montrer

Une bonne quantité de dessins colorés s'entassèrent, remplirent tous les espaces libres dans le cabinet, en piles de plus en plus compactes qui finirent par provoquer une sensation d'étouffement, de besoin d'air, d'espace. D'espace entre les cartons et d'espace entre eux et moi. C'est ainsi que le besoin de faire entrer les autres, leurs regards et leurs paroles m'est venu. J'ai alors fait le tour des possibilités et choisi la solution la plus simple, la plus directe, celle des ateliers portes-ouvertes. En deux temps trois mouvements j'étais inscrite dans une association d'artistes et m'engageais à exposer dans mon cabinet, mi novembre.

Juin, la voix de Nassera

C'est alors que j'ai fait une rencontre. Il s'est trouvé que par hasard, j'ai visionné le court métrage réalisé par un ami chilien sur la disparition d'un jeune algérien, Amine. Le titre du film « Y'a plus d'Amine », reprend l'expression en voix off de sa mère, Nassera, qui raconte cette disparition et sa vie depuis, à la recherche de son fils.

Et c'est la voix de Nassera, la voix de la mère qui dit « y'a plus d'Amine », qui m'a sonné aux oreilles et m'a fait reconnaître et désigner les visages qui n'étaient jusque-là « que » des autoportraits comme étant ceux de disparus. Je me suis dit « ce sont eux », « ce sont des disparus ». Mais n'aurais-je pas entendu « Y'a plus d'Martine » ?



Ne me serais-je pas reconnue et nommée à ce moment-là comme une disparue ?

Car il faut dire que les disparus étaient déjà dans mon histoire, du côté du Chili. J'avais travaillé et milité avec les chiliens exilés après le coup d'état de 1973, je m'étais identifiée à ces compagnons, j'avais adopté l'espagnol comme une bonne langue maternelle. J'avais pu me raccrocher à cette lutte contre le fascisme, la barbarie, la perversion comme à une représentation suffisamment claire, je l'ai compris plus tard, des petites barbaries ordinaires auxquelles j'avais eu à faire dans l'enfance. Ces autoportraits me sont apparus avec évidence comme des portraits de prisonniers chiliens disparus.

Les fascistes

Je reviens au travail de dessins : j'ai continué à faire ces portraits de « disparus » qui venaient tout naturellement à moi et à cette étape du travail, d'autres sont apparus. Je les dessinais avec la même technique mais au lieu de suivre le contour de ma peau, la face externe de mon visage, je me suis mise à suivre mes os, mes orbites, mon crâne, ensuite j'ai peint tous les orbites en noir et souligné la ligne des lèvres d'un trait de couleur et ces dessins-là sont devenus des portraits (autoportraits ?) de « fascistes ».



Août, l'accrochage

Fin juillet, l'ensemble des dessins est là et la question de leur présentation se pose, ils ne peuvent pas devenir des objets-tableaux encadrés, ce sont des personnes, des « quelqu'uns » que je vais faire rencontrer à d'autres personnes.

Je vais alors continuer avec des associations d'idées et des rencontres de matériaux, de bois, de clous rouillés, des trouvailles dans des brocantes... qui permettront de fabriquer des modes de présentation diverses.

Certains disparus seront accrochés à hauteur du regard, à un bâton fiché dans un pied de ciment, d'autres seront enfermés dans des caisses en bois ou accrochés à une palissade, d'autres iront de pair avec un miroir dans lequel le spectateur découvrira son propre visage...

Quant aux « fascistes », ils resteront tels quels, juste les cartons posés par terre tout autour de la pièce. Comme il y en a trop, ce qui reste sera laissé en tas dans une caisse qui gênera l'accès à un petit texte descriptif du travail. Les visiteurs de l'exposition qui voudront s'en approcher auront à se débrouiller de cette rencontre imposée avec les fascistes.

Septembre, l'énonciation

Restaient les noms des disparus, restait la voix. J'avais trouvé la liste des noms (je n'ai jamais cherché les noms des fascistes) et c'était encore une évidence qu'ils ne pouvaient pas s'intégrer dans le travail de dessins par écrit. Il fallait que les noms soient prononcés et qu'on les entende et certainement qu'on entende aussi ma voix de disparue.

J'ai donc enregistré cette liste de prénoms et de noms, avec l'assistance bienveillante d'un autre ami chilien. Je n'ai mis aucun timbre dans ma voix, juste le souffle. J'ai appelé ces 1177 disparues et disparus par leur nom, en chuchotant.

Ensuite, il s'est agi de fixer des MP3 derrière certains visages pour que ce bruissement de voix enveloppe les visiteurs, les saisisse. Et s'ils voulaient entendre plus distinctement les noms, ils devaient approcher leur visage de ceux des portraits.

15 novembre : les portes s'ouvrent

Pendant trois jours, à peu près 120 personnes, connues et inconnues de moi sont entrés dans le cabinet. Je crois que chacun à sa façon, quel que soit son rapport aux dessins, s'est trouvé pris dans le souffle de la voix, dans le regard des disparus et des fascistes, dans une sensation corporelle, parfois très forte : il semble que la question de la disparition appartienne à chacun. Aujourd'hui, je pourrais dire que les disparus de la réalité chilienne, algérienne et d'ailleurs, sont venus à la rencontre oserais-je dire à la rescousse? - de ce qui de moi, était disparu. Disparition d'une partie de la vie psychique, disparition du self sous le faux-self, disparition du parent dépressif, disparition de l'enfant dans la confusion avec sa mère...



Le processus que peut permettre l'art-thérapie analytique se fraye un passage par le corps, par la main, ensuite il y a les associations, les interprétations, la pensée, la parole.

Dans cette expérience, il y a eu tout d'abord le « laisser faire » la main (le tracé des autoportraits), puis la reconnaissance et la nomination « disparue » (ce que permet la voix de Nassera, la mère et le rappel à ma mémoire des disparus chiliens), ensuite la décision de montrer (appeler des tiers, organiser l'exposition) et enfin me donner de la voix, me donner une voix (en murmurant les noms des disparus).

Je laisse aujourd'hui les disparues et les disparus chiliens réapparaître, dans une nouvelle exposition en France et au Chili.